

Pierre Bourdieu et les sciences (critiques) de la communication

Résumé: Souvent réduite à la seule analyse des médias et du journalisme, la sociologie critique de P. Bourdieu offre aux sciences de la communication des modèles d'analyse d'une fécondité inégalée et une large palette d'applications possibles. L'article s'attache à expliciter les apports divers et variés de cette sociologie critique dans l'analyse des phénomènes de communication. Il montre que, loin des clichés et des usages militants, cette pensée permet de saisir les logiques qui sous-tendent les processus de communication, notamment parce que la réalité – ce que les philosophes appellent l'être – y est appréhendée sous l'angle relationnel.

Mots clés: sciences de la communication, sociologie de la communication, critique de la communication, théorie sociale.

Saisir les apports de l'œuvre de Pierre Bourdieu aux sciences de la communication suppose d'opérer un double travail de rupture. Rupture d'abord contre une certaine vulgate scientifique qui veut réduire a priori ces éventuels apports aux seules propositions concernant le rôle des médias, de la télévision en particulier, et du journalisme. Rupture ensuite à l'encontre des réceptions malveillantes ou des réceptions trop bienveillantes pour ne pas finir par devenir malveillantes à leur tour. En d'autres termes, il importe d'éviter autant le rejet obscurantiste de ceux pour qui P. Bourdieu s'apparente au dernier des positivistes, qui plus est inspiré par le marxisme, que l'adoration de ceux qui, défiant le Maître, neutralise les apports potentiels d'une pensée que l'on veut croire encore vivante, c'est-à-dire source d'enseignements et matrice pour de nouvelles recherches.

Trois objectifs sous-tendent le propos: mettre au jour les apports des concepts et des modèles bourdieusiens dans la compréhension des phénomènes de communication; analyser les conditions d'applications de ces concepts et de ces modèles à des domaines ou des objets, particulièrement investis par les sciences de la communication; enfin, éclairer les limites de ces mêmes concepts et modèles du double point de vue de leurs applications aux phénomènes de communication et de leur fonctionnalité heuristique propre. Cette visée „instrumentalisante” esquivé le problème de la posture herméneutique du *lector* (Bourdieu, 1997: 10, 67, 103; Bourdieu, 1987: 132-133). Elle ne cherche pas à ressaisir une très hypothétique unité de l'œuvre ou une intention pérenne qui aurait présidé à sa réalisation, pour ensuite déduire certains enseignements définitifs (Bourdieu, 1996 a). Elle saisit certains effets, déjà observés, du travail de P. Bourdieu au sein des sciences de la communication et, plus

* Universitatea Lumière – Lyon 2, Franța

généralement, des sciences humaines et sociales dans leurs vues sur la communication. Simultanément, elle tente de cerner les bénéfices escomptés d'une importation raisonnée des modèles et des concepts qu'il a élaborés.

Pour une socio-analyse de la communication

La démarche sociologique implique d'abord un renoncement à l'essayisme ainsi qu'à ses réponses sommaires qui espèrent se dispenser d'analyses pour parvenir directement à des conclusions, enchantées ou désespérées, sur l'état du monde social. D'inspiration durkheimienne, la posture socio-analytique conduit le chercheur à neutraliser les préjugés véhiculés par les prénotions, mais aussi les discours convenus qui flattent le sens commun en reproduisant des évidences (mal-)entendues. L'article „Sociologue des mythologies et mythologies de sociologues” reste exemplaire sur ce point. Son geste initial appelle sa répétition pour contrer nos modernes *fast thinkers* de la communication: „*massmédilogues (...) dont le propos obéit à la syntaxe du discours prophétique, lors même qu'il ne s'en donne pas le ton. Il ne s'agit pas de nier que les nouveaux moyens de communication puissent être l'objet d'un traitement scientifique et ils le sont souvent en fait. Simplement, il est peut-être temps de bannir de l'univers scientifique où certains tentent de l'introduire une vulgate pathétique qui s'est constituée (...) à leur sujet et qui balance entre l'indémontrable et le même-pas-faux.*” (Bourdieu, Passeron, 1963: 998). A l'encontre des discours ni vrai ni faux de ceux qui prétendent dire la vérité du social en ne se fondant que sur leur expérience (scholastique) du monde social, P. Bourdieu et J.C. Passeron rappelaient quelques règles de méthode toujours

indispensables pour qui veut éviter les méandres de la généralité et ne pas prendre „les choses de la logique pour la logique des choses”.

En s'attachant à définir les objets étudiés pour cerner derrière de pseudo-évidences les faits sociaux en eux-mêmes, la démarche socio-analytique en dévoile la vérité, souvent paradoxale. Les réponses aux questions qui ne se posent qu'à ceux qui ne se posent pas de questions apparaissent dans toute leur vacuité. D'où une transformation du regard sur la communication qui concentre sur elle à la fois les demandes sociales de toutes sortes (du responsable commercial en mal de recette pour convaincre ses clients au journaliste soucieux de se draper dans une posture pseudo-réflexive...) et les prophéties des futurologues qui perçoivent en celle-ci le principe inconditionné des transformations de la société ou la solution à tous ses maux. Comme la sociologie, les sciences de la communication se confrontent à l'illusion du savoir immédiat (Bourdieu, Chamboredon, Passeron, 1983: 27-29). La trivialité de leurs objets (discours, TIC, médias, interactions...) renforce le sens commun dans sa croyance en une compréhension spontanée de leur logique.

Ces critiques n'entraînent pas un renoncement à toute prétention théorique. A l'inverse même, le travail de conceptualisation bénéficie d'une requalification à partir d'un double effort de modélisation (avec l'analyse des champs) et d'ancrage du discours sur les réalités du monde social. Pour quelles autres raisons la sociologie bourdieusienne permet-elle plus que d'autres ou mieux que d'autres de saisir la communication comme fait de société et comme ensemble de pratiques sociales ? La référence à la triple ascendance de l'épistémologie française (avec à sa tête Bachelard et Canguilhem), du

structuralisme lévi-straussien et de la philosophie des formes symboliques (E. Cassirer, puis dans son sillage E. Panofsky), conduit à rappeler que le mode de pensée relationnel ne se résume nullement à souligner l'importance pragmatique de la relation de communication par rapport au contenu de celle-ci (Olivesi, 1997). Il s'oppose au caractère doublement réducteur de l'interactionnisme du point de vue objectif de la prise en compte des rapports sociaux et, subjectif du vécu propre aux agents: „contre toutes les formes de l'illusion occasionnaliste qui consiste à rapporter directement les pratiques à des propriétés inscrites dans la situation, (...) les relations „interpersonnelles” ne sont jamais qu'en apparence des relations d'individu à individu et (...) la vérité de l'interaction ne réside jamais toute entière dans l'interaction.” (Bourdieu, 2000: 275).

Ce mode de pensée relationnel s'incarne exemplairement dans la catégorie de champ au sens où, non seulement les agents sociaux entretiennent des relations les uns avec les autres du simple fait de leur inscription dans cet espace, mais leur être dans ses multiples facettes se définit relationnellement et non pas substantiellement. Le primat de la relation sur la substance s'accorde avec une analyse des phénomènes de communication puisque ceux-ci s'ordonnent précisément à une structure relationnelle: „la notion de champ suppose une rupture avec la représentation réaliste qui porte à réduire l'effet du milieu à l'effet de l'action directe s'effectuant dans une interaction. C'est la structure des relations constitutives de l'espace du champ qui commande la forme que peuvent revêtir les relations visibles d'interaction et le contenu même de l'expérience que les agents peuvent en avoir.” (Bourdieu, 1982: 42). Du point de vue pratique, toute communication s'appréhende avant tout sous la forme de relations structurantes dont la grammaire s'ordonne autour de jeux

d'intérêts et de formes d'échanges de toutes natures, y compris économiques, qui caractérisent en propre un champ. Il y a lieu d'établir, sur ce point, un parallèle entre l'extension de la communication dans la société et la genèse sociale des champs. Si l'on suit la thèse socio-historique d'une constitution progressive de champs sociaux autonomes sur la base d'un double principe de différenciation et de spécialisation (Bourdieu, 1984 a: 3-7), il résulte de cette évolution que la communication se développe en réponse aux luttes qui se nouent à l'intérieur des champs sociaux pour la définition des principes légitimes, mais aussi entre les champs et les groupes sociaux pour imposer leur propre vision et division de la société.

Déjouant l'illusion d'une immédiate lisibilité du social, l'analyse porte ainsi le regard sur les rapports de forces entre agents. Elle saisit les enjeux de la communication du double point de vue de sa fonctionnalité sociale et des luttes qui l'accompagnent pour en constituer le principe d'intelligibilité souvent dénié. Il en résulte un désenchantement qui conditionne la compréhension des pratiques par la neutralisation de tout présupposé normatif. Cette opération conditionne ainsi l'ouverture d'un large espace d'analyse, à la fois positiviste et critique, des pratiques de communication. Appréhendées en elles-mêmes, pour elles-mêmes et non plus à l'aune d'un quelconque idéal, leur socio-genèse éclaire différents types de phénomènes: tout d'abord, des transformations morphologiques d'espaces sociaux existants sous l'effet du développement de la communication; ensuite la constitution de domaines d'activités autonomes, centrés sur la communication; ou, encore, des changements dans les manières de se conduire, dans la définition des stratégies d'action, dans les habitus, de la part

d'agents sociaux de plus en plus sollicités par l'injonction sociale à communiquer selon des normes spécifiques; enfin, la répartition inégalitaire des ressources dont ils disposent pour satisfaire ce genre d'injonctions, et les formes de domination symbolique qui en résultent.

Les logiques sociales de la communication

Communiquer obéit à des contraintes et, par conséquent, à des règles qui garantissent la conformité du discours et des actes aux usages et aux conventions. Mettre au jour ces régularités confère une intelligibilité aux pratiques analysées dont la rationalité est ainsi révélée. Centré sur les champs sociaux, le modèle d'analyse bourdieusien apporte une compréhension des formes sociales de communication propres à différents univers sociaux. Dans l'univers académique de la science et, en particulier, dans des champs tels que le champ philosophique souvent évoqué par P. Bourdieu, non pour exorciser une socialisation mal assumée, mais parce que ce champ a occupé dans l'espace académique français une position très particulière, des dispositions sociales spécifiques se reflétant dans l'hexis conditionnent l'accès à la parole, mais aussi la maîtrise des manières de bien dire propres à cet espace social. Dans d'autres champs, tels que le champ politique, des règles différentes jouent des rôles similaires. Les formes de la communication varient selon un certain nombre de variables: le degré de pacification des relations de pouvoir entre agents, les logiques relationnelles qui associent ceux-ci, les luttes qui se déroulent et leur plus ou moins grande dureté symbolique, la cristallisation de normes et de conventions autour de ces rapports de force, la nature des enjeux, etc. C'est dire que la compré-

hension des pratiques de communication et la saisie de leur logique supposent un travail analytique de décomposition de ces variables qui conditionne ensuite l'expression d'hypothèses de recherches.

Pour l'essentiel, les champs sociaux fonctionnent à la communication et au pouvoir ou, si l'on préfère, pour reprendre une terminologie wéberienne plus adéquate, à la légitimité et à la domination. Les agents échangent des informations sur leur conduite et sur celles de leurs partenaires, rivaux et compétiteurs. Ils se livrent à un travail plus ou moins contrôlé d'interprétation des informations qu'ils recueillent sur l'état du champ et les positions des autres agents afin d'ajuster leur conduite sur ces données. L'accès à l'information et la capacité d'interpréter stratégiquement celle-ci conditionnent leurs succès comme leurs échecs. La maîtrise de l'information constitue, à ce titre, un capital à l'intérieur de tout champ social. L'ancienneté se transforme en atout puisqu'elle garantit une connaissance de l'état du champ et de son historicité propre. Parce que cette maîtrise est une ressource stratégique liée au capital de l'agent, les formes sociales de communication la mobilisent dans des jeux qui ne se résument jamais à des échanges neutres, mais se définissent comme des relations de pouvoir. Informer ou s'informer, c'est déjà agir stratégiquement, en vue de l'actualisation de potentialités inscrites à la fois dans la structure objective du champ et dans les systèmes de représentations dont disposent les agents.

Sur ce point encore, la sociologie des champs sociaux s'oppose à l'interactionnisme et à l'individualisme qui le sous-tend. „*La notion de champ*, indiquait P. Bourdieu à propos du domaine scientifique, *marque une première rupture avec la vision interactionniste en ce qu'elle prend acte de l'existence de cette structure de relations objectives*

entre les laboratoires et entre les chercheurs qui commande ou oriente les pratiques; elle opère une seconde rupture, en ce que la vision relationnelle ou structurale qu'elle introduit s'associe à une philosophie dispositionnaliste de l'action, qui rompt avec le finalisme, corrélatif d'un intentionnalisme naïf, selon lequel les agents – dans le cas particulier les chercheurs – seraient des calculateurs rationnels à la recherche moins de la vérité que des profits sociaux assurés à ceux qui paraissent l'avoir découverte.” (Bourdieu, 2001: 68-69). Prendre en compte cette réalité relationnelle des champs sociaux conditionne donc la compréhension du comportement des agents. Parce qu'il est un être, produit d'une socialisation antérieure, l'agent social agit, non pas exclusivement en réaction à un environnement, mais conformément à une compréhension spontanée, impliquée dans l'action, de ce qu'il est possible et raisonnable de faire ou de ne pas faire. Cette capacité d'action traduit les dispositions intériorisées au fil de la socialisation. Cette conception „dispositionnaliste” s'applique tout particulièrement à la communication en tant qu'acte social et pratique puisque celle-ci présuppose la mobilisation de ressources variables, résultant d'une acquisition opérée au fil de la socialisation, qui permettent à l'agent de faire face aux situations, de se conformer aux règles du jeu et, éventuellement, d'en tirer profit. Dysfonctionnements, malentendus, incompréhensions résultent souvent de l'inadéquation entre l'agent avec ses dispositions propres et la structure objective de l'espace social dans lequel il est amené à communiquer, qui suppose de toutes autres ressources. Tout acte requiert de l'agent un capital, conçu comme ensemble de ressources lui permettant de communiquer. Il suppose aussi une structure de relations qui confère une réalité, ne serait-ce qu'à titre de virtualité nécessaire, à des „agents-destinataires” participant à la construction du sens parce

qu'ils partagent une même connaissance du jeu social et des enjeux.

Ces logiques sociales structurent tous les actes et toutes les pratiques de communication, mais leur emprise paraît plus prononcée et plus évidente encore pour des domaines tels que les pratiques culturelles ou les pratiques pédagogiques, à l'intérieur du système éducatif. On ne résumera pas en quelques mots ou en quelques phrases un ouvrage majeur tel que *La distinction. Critique sociale du jugement* (Bourdieu, 1979), mais il faut en décliner certaines des lignes directrices. Dans le monde social, toute forme de communication présuppose une culture partagée au moyen de laquelle les agents entrent en relation. Cette culture, condition pratique de la communication, s'apprehende sous différentes formes: culture liée à l'appartenance à un groupe ou à une classe sociale, mais aussi culture au sens ethnique. Synonymes d'identité, ces cultures intériorisées par les individus donnent lieu à des logiques distinctives de communication qui manifestent l'appartenance de l'agent à un groupe ou à une classe sociale: „La différence ne devient signe et signe de distinction (ou de vulgarité) que si on lui applique un principe de vision ou de division qui, étant le produit de l'incorporation de la structure des différences objectives (...) est présent chez tous les agents, propriétaires de pianos ou amateurs d'accordéon, et structure leurs perceptions des propriétaires ou des amateurs de pianos ou d'accordéons.” (Bourdieu, 1994 a: 24-25). On communique aussi pour se distinguer, c'est-à-dire pour signifier son être social, mais on ne communique jamais sans dire d'une certaine manière ce que l'on est socialement. Pour cette raison, les registres de la communication s'ordonnent à une implacable logique de distinction sociale. Les agents jugent, évaluent, „classent et se classent”. Ce qu'ils manifestent par la mise en œuvre de leurs propres classements, c'est leur

appartenance à une classe sociale qui les conduit à juger d'une manière déterminée.

Contrairement à toutes les formes de spontanéisme ou de naturalisme qui, invariablement, veulent détacher les pratiques culturelles de déterminants pour les élever au rang de pratiques pures, l'origine, mais aussi la trajectoire de l'agent et sa destinée sociale, son appartenance à une classe s'expriment dans les choix qu'il opère et les jugements qu'il porte. Il existe, bien évidemment, des conduites d'apparence inclassable qui déjoueraient cette implacable logique distinctive. Au vrai, elles ne font souvent que la confirmer parce que l'agent social qui tente de la déjouer ou de la déplacer, ne fait que la reconduire à son insu, sous une forme pervertie, confirmant par la même occasion son emprise. Contrairement à toutes les redécouvertes de l'autonomie individuelle, véritables robinsonades passées et à venir, ce n'est pas parce que l'on apprécie un quelconque chanteur de variétés ou Mozart que l'on se distingue, mais par la manière dont on les aime et dont on le fait savoir. Toutes les formes sociales de communication ne font que prolonger cette logique que l'on retrouve en acte dans les situations les plus élémentaires de la vie quotidienne. La vie politique comme la vie savante en porte traces. L'excellence de l'agent, c'est-à-dire sa capacité à occuper des positions dominantes, ressort de sa „distinction naturelle” (parce que naturalisée) sous l'effet de sa conformité aux canons de l'excellence à l'intérieur d'un espace déterminé et par rapport à des règles du jeu spécifiques.

Le regard socio-analytique déjoue aussi les illusions de la communication pédagogique. A l'encontre de tous les pédagogismes, il répète un fait têtue: „*Définissant des chances, des conditions de vie ou de travail tout à fait différentes, l'origine sociale est, de tous les déterminants, le seul qui étende son influence à tous les domaines et à tous les niveaux*

de l'expérience des étudiants, et en premier lieu aux conditions d'existence.” (Bourdieu, 1985: 23). Ce rappel ne se limite pas seulement à déjouer quelques illusions récurrentes. Elle localise les mécanismes de la reproduction sociale au cœur de la communication pédagogique dans la mesure où celle-ci s'obstine à méconnaître l'emprise de déterminations externes. La prétention à l'universalité de la communication pédagogique a pour contrepartie l'instauration d'une réception différenciée de la part d'agents sociaux, inégalement pourvus de ressources. L'occultation de la différence sociale induit ainsi une naturalisation des causes de l'échec scolaire. Le rapport de communication pédagogique ne se laisse pas abstraire sans risque, car „*le seul fait de transmettre un message dans un rapport de communication pédagogique implique et impose une définition sociale (d'autant plus explicite et codifiée que ce rapport est plus institutionnalisé) de ce qui mérite d'être transmis, du code dans lequel le message doit être transmis, de ceux qui ont le droit de le transmettre ou, mieux, d'en imposer la réception, de ceux qui sont dignes de le recevoir et enfin, du mode d'imposition et d'inculcation du message qui confère sa légitimité et par là son sens complet à l'information transmise.*” (Bourdieu, Passeron, 1970: 135). Toute pratique de communication se plie à des logiques sociales dont la méconnaissance a souvent pour contrepartie l'illusion d'une absence de conditionnement, mais aussi l'incompréhension radicale de ce qui se trouve mis en jeu par les agents.

Objectiver les univers de la communication

La catégorie de champ (Bourdieu, 1976; Bourdieu, 1992: 71-90) ne sert pas seulement à problématiser la communication sous l'angle de ses logiques relationnelles. Elle s'applique surtout à l'analyse

d'espaces sociaux, centrés totalement ou partiellement sur des activités de communication. C'est notamment le cas du „champ journalistique” et de ce que Pierre Bourdieu a parfois nommé le „champ médiatique”. D'autres espaces sociaux dont les activités sont, ne serait-ce que partiellement, structurées par des formes sociales de communication se rangent sous cette même catégorie: l'activité politique, l'activité scientifique ou l'activité artistique... On ne s'étonnera donc pas qu'une partie des travaux contemporains, parmi les plus significatifs et les plus novateurs, consacrés à la communication politique, à la production artistique et scientifique, à leur mode de diffusion et de réception, puise leur inspiration chez P. Bourdieu.

Le champ journalistique ne s'apparente pas à un univers homogène, mais à un espace professionnel segmenté en raison de l'hétérogénéité des activités et des secteurs d'activités qu'il recouvre. Dès lors, deux possibilités s'offrent à la socio-analyse. La première consiste à décomposer le champ journalistique en „sous-champs” selon la spécialisation de l'activité et ses logiques (domaine politique, sportif, artistique, etc.), ou selon le type de média et son économie propre (presse écrite, radio, TV...), voire selon la couverture médiatique (local, national, voire transnational). Quels critères retenir pour retrouver des espaces homogènes, structurés autour d'enjeux propres ? Ce problème ne bénéficie d'aucune solution définitive. Rien ne justifie le postulat d'une homogénéité de ces sous-champs en regard de certains faits: les agents participent simultanément ou successivement à différents sous-champs; ils évoluent dans des secteurs obéissant à des règles de fonctionnement social et professionnel différentes; ces sous-champs maintiennent

des liens entre eux. La seconde possibilité consisterait donc à maintenir cette catégorie de champ journalistique pour analyser les liens qui associent les différentes catégories d'agents sociaux au sein d'un même et unique espace socio-professionnel. Postuler que tous les agents sont structurellement en relation parce qu'ils participent au champ éclaire les éléments identitaires, imaginaires et symboliques, propres à l'ensemble des journalistes, mais minore les spécificités locales, les particularités des trajectoires professionnelles, la segmentation, voire l'éclatement de cet univers, etc. De même, les stratégies professionnelles s'éclairent par cette mise en relation systématique de tous les agents. Mais entre un localier et un présentateur de JT, l'écart tant social que pratique limite l'intérêt d'une telle mise en relation systématique. S'il est vrai que l'intérêt de la catégorie de champ réside précisément dans cette possibilité d'établir des relations, invisibles à l'observation directe, force est de constater que ni les parcours scolaires, ni les trajectoires ne conduisent ces agents à se croiser réellement, au point de faire de la mise en relation systématique un exercice faussant partiellement la perception de l'univers journalistique et de sa forte hétérogénéité. Il paraît d'ailleurs plus pertinent et plus fécond d'établir des recoupements avec d'autres catégories d'agents, appartenant à d'autres univers socio-professionnels, mais qui peuvent entretenir des liens structurels avec le monde journalistique et présenter des similitudes dans leur trajectoire comme dans la logique des pratiques. Ce problème s'appréhende donc sous deux angles, le degré d'autonomie du champ journalistique et les liens structurels qu'il entretient avec d'autres univers, au point d'interroger jusqu'à l'existence d'un tel champ.

Il faut dire que P. Bourdieu, lui-même, n'a pas directement proposé une sociologie du champ journalistique. Seule, une longue préface d'un dossier des *Actes de la recherche en sciences sociales* intitulé „L'emprise du journalisme” précise sa réflexion (Bourdieu, 1994 b). Cette préface illustre le problème précédemment souligné d'autant que le travail critique revêt une connotation plus militante que scientifique. Elle propose moins une analyse réflexive, soucieuse de mettre au jour des faits ou de saisir la logique de relations sociales qu'une dénonciation d'une situation jugée anormale et préoccupante. Outre le caractère très polémique des termes de cette analyse, le champ journalistique paraît se limiter à ceux qui font l'opinion, c'est-à-dire à un périmètre médiatique très parisien... Quel intérêt y a-t-il, par ailleurs, à souligner que le champ journalistique est soumis à la logique du marché (Bourdieu, 1994 b: 5) ? En quoi cette assertion dit-elle quelque chose d'original qui ne se résume pas à observer ce que tout le monde sait déjà, à savoir que les entreprises de presse sont, de fait, soumises aux contraintes de toutes les activités commerciales ? Quelques raccourcis saisissant tels que celui qui consiste à percevoir un affaiblissement de l'autonomie du champ politique résultant de cette emprise du journalisme (Bourdieu, 1994 b: 7) témoignent ainsi des risques inhérents à un usage réaliste, non-problématique de cette catégorie de champ qui s'accompagne d'une réification, source d'illusions. Cette réification du champ journalistique conduit non seulement à percevoir une homogénéité qui n'existe pas, à prendre une partie de cet espace pour sa totalité, mais aussi à se méprendre dans l'analyse des relations entre les journalistes et leurs interlocuteurs évoluant dans d'autres espaces sociaux ou à méconnaître l'activité

en elle-même. La simplification excessive qui en résulte, conduit paradoxalement P. Bourdieu à avancer sur ce point des thèses qui s'apparentent à celles que peuvent avancer certains de ceux qu'il n'a pas cessé de dénoncer lui-même pour la rapidité et la superficialité de leurs analyses (Lemieux, 1999).

L'ouvrage de P. Champagne „Faire l'opinion” (Champagne, 1990), souvent cité en référence par P. Bourdieu, permet-il de résoudre ce problème ? Tout son intérêt se concentre dans les analyses novatrices qu'il a proposé des intérêts croisés de journalistes, d'hommes politiques et de politologues „conseillers-sondagers”, participant à un même jeu social. Mais ce qu'analyse P. Champagne, est-ce encore un champ puisqu'il ne s'agit déjà plus d'un espace homogène, clos sur lui-même, ou bien, est-ce une configuration spécifique qui met aux prises différentes catégories d'agents, concourant ainsi à la redéfinition du jeu politique ? La connaissance des différents champs ou espaces sociaux (champ politique, champ journalistique, champ politologique) dans lesquels évoluent ces différentes catégories de protagonistes offre évidemment les moyens de mieux comprendre les stratégies des uns et des autres, relativement à leur propre espace mais à elle seule, elle ne permet pas de saisir la nature et la place de ce lieu de convergence. Une catégorie telle que celle de configuration élaborée par N. Elias offre davantage de prises sur cette réalité. Elle permet d'explicitier les interdépendances et les jeux d'intérêt qui lient des acteurs, évoluant dans des univers différents, mais potentiellement associés pour un même jeu. Par extension, apparaissent les limites heuristiques de cette catégorie. Une organisation et les stratégies des agents en son sein s'analysent mieux en termes de configurations que sur le mo-

dèle de champs sociaux. De même, les transformations de domaines d'activités, l'apparition de nouvelles institutions, la définition de configurations évolutives sous les effets convergents de dynamiques économiques, politiques, sociales, nécessitent d'autres catégories afin de cerner la réalité (Olivesi, 2004: 86-94).

A l'opposé, la catégorie de champ révèle toute sa fécondité si on l'applique moins mécaniquement dans la mise en intelligibilité des conduites et des pratiques d'agents sociaux appartenant aux mêmes univers. On peut d'ailleurs se demander si le terrain d'application par excellence de cette catégorie ne reste pas l'univers académique¹ parce qu'il présente deux particularités essentielles: une clôture symbolique forte, synonyme de repli sur ses propres enjeux et de forte autonomie, et une place essentielle accordée aux enjeux symboliques qui surpassent les enjeux économiques (Lahire, 1999: 35). L'analyse sociologique des déterminations, appliquée aux conduites, s'affine par la prise en considération de la manière dont ces mêmes déterminations agissent sur les représentations dont disposent les agents sociaux, expliquant ainsi leurs investissements dans le jeu social. Considérer *l'illusio* comme un principe de fonctionnement de tous les champs (Bourdieu, 1992: 62) ne signifie pas seulement que le jeu social se fonde sur une croyance partagée, mais que les agents adhèrent au jeu au point de s'y impliquer existentiellement parce qu'ils l'investissent d'un sens qui conditionne leurs propres capacités à se le représenter et à agir en son sein.

On prônera donc moins un usage réaliste qu'un usage problématique de la

catégorie de champ. Celle-ci sert moins à désigner, décrire ou identifier qu'à interroger des relations, irréductibles à la seule dimension objective des interdépendances entre agents. Pour cette raison, l'application mécanique de cette catégorie atteint assez rapidement ses limites. A vouloir lui faire répondre de questions trop générales ou de questions trop empruntées d'un réalisme sommaire, elle perd toute fécondité pour ne plus apparaître que comme une catégorie fourre-tout. Créateur parfois peu fidèle à sa créature, P. Bourdieu n'a pas toujours su éviter cet écueil, notamment dans un ouvrage tel que *Sur la télévision* qui, quelles que soient ses qualités didactiques, polémiques et civiques, n'a en contrepartie guère (Bourdieu, 1996 b) explicité le recours à la catégorie champ journalistique, l'associant à un hypothétique champ médiatique. L'intérêt d'un usage problématique de cette catégorie consiste notamment à révéler que les univers sociaux s'apparentent à des terrains de lutte sociale dont résultent des formes de domination plus ou moins durables. Ces luttes comportent une dimension quasiment corporatiste, notamment pour l'observateur qui ne les perçoit que sous l'angle de l'intérêt des agents impliqués dans celles-ci, mais elles constituent aussi la base de divisions plus profondes de la société.

Il reste à dire pour conclure sur ce point qu'il n'existe pas de bonne catégorie en soi. La bonne catégorie se doit de répondre d'une problématique spécifique et rendre possible la mise en intelligibilité la plus approfondie possible de son objet. Peut-être est-ce là un des reproches que l'on pourrait adresser à P. Bourdieu lui-même que d'avoir abusé du recours à la catégorie de champ en l'appliquant à tout type d'objet. Des catégories similaires telles que celles de configuration (N. Elias),

¹ Pour des raisons similaires, mais aussi par d'autres caractéristiques, le monde politique ou l'espace littéraire se rangent à une analyse en termes de « champ » (Bourdieu, 1981).

de dispositif (M. Foucault), de monde (H. Becker) s'avèrent à l'usage plus performante, du moins en regard de certains objets et dans le cadre de problématiques particulières.

Communication et pouvoir

On a souvent reproché à P. Bourdieu une vision marxisante, quelque peu figée, d'une société vouée à la reproduction. S'il est toujours bon de rappeler qu'à ce jour la reproduction est un fait social, en étayant ce rappel de quelques données quantitatives, il faut aussi souligner qu'elle résulte de pratiques sociales centrées sur des activités de communication. Les déterminants qui conditionnent la réussite scolaire relèvent de l'origine sociale dans la mesure où elle prédispose ou ne prédispose pas les agents à satisfaire les critères, implicites ou explicites, propres à la communication pédagogique. Aussi, cette forme spécifique de communication qu'est le rapport pédagogique apparaît-elle comme le lieu où se joue le processus de différenciation sociale des agents et, par extension, où s'enclenche le processus de reproduction qui conduit l'agent à se destiner à sa destinée sociale. C'est d'ailleurs un des intérêts essentiels d'un travail tel que celui de P. Bourdieu et de J.C. Passeron (mais on pourrait associer à ce type de démarche celle de B. Bernstein) que de ne pas s'être contenté d'enregistrer une nouvelle fois la reproduction comme fait social, mais d'avoir cherché à saisir comment celle-ci se produisait sans la réduire à une mécanique aveugle, ni à une nécessité totalement externe aux agents sociaux.

La reproduction (Bourdieu, 1970) offre des analyses présentant sur ce point un double intérêt. D'abord, c'est la communication pédagogique qui s'éclaire sous

l'angle des mécanismes de reproduction. En second lieu, les analyses esquissent un modèle ou, plutôt, une série de principes extensibles et transposables à d'autres processus de communication. Inégalement réparti selon l'origine sociale, le capital linguistique intervient dans la relation pédagogique comme un facteur déterminant la réussite ou l'échec scolaire. A l'encontre du pédagogisme qui ne veut évaluer l'efficacité scolaire que sous l'angle de la pertinence des méthodes, des outils de transmission des connaissances et des qualités psychologiques des élèves comme pour mieux méconnaître l'emprise des facteurs sociaux et faire de la pédagogie la panacée à tous les maux du système scolaire dont l'exclusion ou la relégation des plus démunis ne sont pas les moindres, ce changement de perspective saisit les rapports pédagogiques de communication comme des rapports sociaux orientés vers la reproduction. Cette forme enchantée de communication apparaît alors sous son vrai jour, c'est-à-dire comme un processus de ségrégation sociale des agents.

A partir de cette analyse développée dans *La reproduction* se dessine un modèle plus général, extensible à d'autres processus: „L'analyse des caractéristiques sociales et scolaires du public des récepteurs d'un message pédagogique n'a donc de sens que si elle conduit à construire le système des relations entre, d'une part, l'École conçue comme institution de reproduction de la culture légitime, déterminant entre autres choses le mode légitime d'imposition et d'inculcation de la culture scolaire, et, d'autre part, les classes sociales, caractérisées, sous le rapport de l'efficacité de la communication pédagogique, par des distances inégales à la culture scolaire et par des dispositions différentes à la reconnaître et à l'acquiescer.” (Bourdieu, 1970: 128). S'il n'y a pas de sens à transposer directement ce modèle sur d'autres processus de communication sociale, médiatisés ou pas, les principes qui le sous-tendent s'avèrent

suffisamment généraux pour féconder d'autres analyses. En premier lieu, s'impose la nécessité d'une compréhension sociale des récepteurs dans la mesure où leurs propres caractéristiques conditionnent toute réception. Pour dire la même chose autrement, il ne se conçoit pas de spéculer sur la réception, depuis la dimension la plus empirique de l'usage jusqu'à celle cognitive de l'interprétation, sans prendre en compte les déterminants sociaux de celle-ci. Ensuite, il importe d'élaborer plus qu'une sociologie de l'émetteur qui prenne en compte ses logiques d'action: une objectivation globale du système à partir duquel le processus de communication s'instaure (Bourdieu, 1989). Enfin, ce processus demeure toujours sous-tendu par des rapports de domination symbolique.

La communication ne concourt pas seulement de manière globale à la reproduction. Les formes sociales de domination se jouent, en pratique, dans le registre du symbolique par l'entremise de „la violence” qu'exerce la communication: *„j'ai aussi toujours vu dans la domination masculine, et la manière dont elle est imposée et subie, l'exemple par excellence de cette soumission paradoxale, effet de ce que j'appelle la violence symbolique, violence douce, insensible, invisible pour ses victimes mêmes, qui s'exerce pour l'essentiel par les voies purement symboliques de la communication et de la connaissance ou, plus précisément, de la méconnaissance, de la reconnaissance ou, à la limite, du sentiment.”* (Bourdieu, 1998:7)²

² Par son caractère « massif » qui l'apparente à la reprise et la systématisation d'un lieu commun, la thèse de la domination masculine ne peut que susciter des réserves. Il suffirait en effet au sociologue de prendre quelques indicateurs simples (taux de suicide, espérances de vie, etc.) ou à l'anthropologue d'aller observer quelques phénomènes (rejet de l'espace privé, devoir d'exercer la violence, etc.) pour déduire l'existence d'une domination féminine. On voit, sur ce point, que la thèse de P. Bourdieu emprunte plus au registre de la

Cette notion paradoxale de „violence symbolique” se comprend en référence à une double ascendance conceptuelle: „violence physique légitime” d'une part et, d'autre part, „efficacité symbolique”. On peut supposer que la lecture de Lévi-Strauss a induit une reprise et un enrichissement de la problématique weberienne de l'acceptation de la domination qui laisse entendre que les dominés reconnaissent comme légitime la domination des dominants, comme s'ils étaient des sortes de victimes consentantes. La référence à la dimension symbolique résout ce problème en soulignant que l'acceptation de la domination repose sur des mécanismes inconscients qui découlent de l'emprise du symbolique sur la vie sociale et psychique de l'agent. Elle permet de dépasser l'alternative de la contrainte et du consentement qui résulte du présupposé selon lequel les sujets auraient à se déterminer selon leur conscience et à effectuer de véritables choix. A l'encontre de ce même présupposé, P. Bourdieu soulignait que *„le fondement de la violence symbolique réside non pas dans des consciences mystifiées qu'il suffirait d'éclairer mais dans des dispositions ajustées aux structures de domination dont elles sont le produit”*. (Bourdieu, 1998: 47-48)

Cet art de la réappropriation théorique et des recoupements féconds éclaire la conception implicite de la communication sociale de P. Bourdieu. Le lien entre agents et, par extension, toute relation de communication porte l'empreinte initiale d'un rapport de forces transmué sous l'effet du symbolique en échange, en discours, en jeu social. Aussi le développement de la communication et sa généralisation dans la société se lisent-ils dans le

mobilisation militante que de la problématisation scientifique des relations de pouvoir entre les sexes qui obéissent à des logiques nettement plus complexes.

sens d'une rationalisation de la domination puisque celle-ci prolonge le rapport de forces tout en le pacifiant et en le transformant en une forme durable et stabilisée de rapport social. Se fondant sur les analyses de P. Bourdieu, J. Gumperz esquissait, en ce sens, une théorie du „capital communicationnel”. L'observation de certains faits sociaux révèle l'importance croissante des tâches et du rôle de la communication dans la vie quotidienne. Face à ces situations, les individus doivent disposer de compétences spécifiques. „*Il s'ensuit que le capital communicatif fait partie intégrante du capital symbolique et social de l'individu, cette forme de capital, étant dans notre société, tout aussi essentiel que l'était autrefois la possession de biens matériels*” (Gumperz, 1989: 11). Non seulement la rectitude dans l'usage de la langue constitue une sorte de marqueur social, mais l'individu, par sa manière de s'exprimer, traduit aussi son adhésion à des valeurs propres d'un groupe social ou d'un univers professionnel. Communiquer suppose d'être pourvu d'un capital ou d'un *background knowledge* qui rend possible l'expression d'un point de vue dans un contexte déterminé. C'est, par conséquent, mobiliser des ressources requises par la prise de parole selon le contexte et la situation sociale.

Si la communication accompagne la rationalisation des formes sociales de domination, son extension et sa généralisation à l'ensemble des univers sociaux impliquent aussi une „stratégisation” des manières d'être, de se comporter, de s'exprimer pour les agents (Olivesi, 2006, ch. 5). Par cette expression, il s'agit de souligner l'emprise des stratégies concomitantes à cette extension de la communication, pour des agents qui doivent mobiliser des ressources spécifiques afin de faire face aux situations sociales de la vie professionnelle comme de la vie quoti-

dienne. La communication participe, en ce sens, à la division sociale du travail. Elle devient un critère de ségrégation des agents selon les dispositions et les compétences dont ils font preuve. Se dessine une division communicationnelle du travail au sens où la division du travail se joue autour d'activités et de critères relevant de la communication. Ces critères se définissent indistinctement comme des critères sociaux ou comme des critères communicationnels selon la focale retenue. Ils opèrent évidemment à l'intérieur du système scolaire, selon des déclinaisons et avec une efficacité diverses, mais ils exercent leur emprise bien au-delà, dans la vie professionnelle. Ils conditionnent d'abord la répartition de la force de travail selon des principes qui accordent aux activités de communication une place centrale, puis la sélection des agents selon les besoins des organisations.

Une critique de la psychologie sociale

La démarche socio-analytique appliquée aux phénomènes de communication répond à un autre problème. Dans le domaine des sciences humaines et sociales, les sciences de la communication se confrontent au problème de leur positionnement épistémologique, oscillant dans certains cas entre approches psychologiques et sociologiques des phénomènes. Du moins, elles recoupent des problématiques, des objets, des méthodes qui peuvent provenir de ces deux univers. La psychologie sociale aurait donc pu s'imposer comme la réponse aux questions soulevées par l'absence d'articulation entre ces disciplines, mais aussi comme une science de la communication par défaut. L'étude des dynamiques de groupe, des changements d'opinions, des processus d'influence, etc. n'ont guère retenu

l'attention des sciences de la communication, du moins en France. Sur ce point encore, le travail sociologique de P. Bourdieu présente un double intérêt en ce qu'il investit cet espace théorique potentiel pour les sciences de la communication, et déploie une critique de la psychologie sociale de manière à prémunir ces mêmes sciences à l'encontre de certaines tentatives expérimentalistes et du psychologisme.

Cette critique s'attaque aux prémisses théoriques et aux postulats de la psychologie sociale. Implicites, ceux-ci subordonnent la démarche scientifique à une opération d'abstraction initiale. Le groupe et l'individu forment les deux faces complémentaires de cette abstraction. Pour expliquer l'adhésion à ce type de démarche, il y aurait bien évidemment de multiples éléments historiques à prendre en compte, au premier rang desquels figure la capacité de la psychologie sociale à répondre à des demandes sociales. Mais cet engouement s'explique aussi par la reprise de présupposés du sens commun qui voient en l'individu une réalité en soi. De la même manière, le petit groupe „isolat d'action et d'interaction abstrait de la société” (Bourdieu, Chamboredon, Passeron, 1968: 34) se confond avec des groupes sociaux réels pour un regard myope. Le premier de ces présupposés conduit à détacher l'individu de tout ancrage social pour déployer une psychologie qui n'explique le comportement que par des causes relevant de la conscience ou par de simples interactions avec l'environnement. De même, le groupe se résume en une série de qualités formelles, sans lien avec une quelconque réalité, comme en témoignent suffisamment les travaux sur les dynamiques de groupe qui, dans leur forme savante comme dans leur version vulgarisée, parviennent à occulter les qualités

sociales des agents qui les composent ainsi que les caractères sociologiques du groupe. Enfin, ces présupposés conduisent à transgresser le principe de la non-conscience selon lequel les représentations des agents sociaux ne concordent pas avec la réalité, mais traduisent à la fois les jeux d'intérêt dans lesquels ils sont pris et leur propre point de vue sur le monde social, déterminé par leur positionnement en son sein: „*Indépendamment des idéologies de la „participation” et de la „communication” qu'elles servent souvent, les techniques classiques de la psychologie sociale inclinent, en raison de leur épistémologie implicite, à privilégier les représentations des individus au détriment des relations objectives dans lesquelles ils sont engagés et qui définissent la „satisfaction” ou „l'insatisfaction” qu'ils éprouvent, les conflits qu'ils ressentent ou les attentes et les ambitions qu'ils expriment*” (Bourdieu, Chamboredon, Passeron, 1968: 33).

A partir de ce rejet de la psychologie sociale, quelles alternatives se dessinent ? La réponse se concentre dans le concept d'habitus, pour au moins trois raisons: il articule le social au psychologique selon une perspective qui remet la réalité sur ses pieds; il résout, contourne ou neutralise la plupart des questions métaphysiques autour de la relation de l'individu au monde et à autrui; il véhicule une conception de la subjectivité qui en fait une sorte de pli du social par intériorisation et, par conséquent, une structure de médiation pour l'agent. Défini comme „*système de dispositions durables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes*” (Bourdieu, 1972: 256) l'habitus se forme au fil de la socialisation des agents en se conformant aux règles pratiques constitutives des univers dans lesquels ceux-ci évoluent. D'où le jeu de mots autour de la notion de structure: l'habitus résulte d'une structuration par l'expérience du monde

social; il s'apparente, en ce sens, à une structure en acte qui oriente et module le comportement des agents dans des situations de la vie quotidienne qui correspondent le plus souvent à ce que ce même habitus les conduit à rencontrer et leur permet de vivre symboliquement. Ainsi fonctionne-t-il en raison de sa malléabilité comme une sorte de régulateur des conduites et d'adaptateur des agents à leur environnement „*Cela parce que, en s'abandonnant aux intuitions d'un „sens pratique” qui est le produit de l'exposition durable à des conditions semblables à celles dans lesquelles ils sont placés, ils anticipent la nécessité immanente au cours du monde*” (Bourdieu, 1987: 21).

„L'habitus” relève d'une conception de la subjectivité revisitée en son concept, c'est-à-dire d'une psychologie toute particulière qui ne se conçoit qu'en pratique, au double sens où la subjectivité de l'agent résulte d'une histoire (individuelle et collective) sociale et fonctionne comme un ensemble de principes engagés dans l'action. C'est par l'habitus que se comprend le comportement des agents, c'est-à-dire à partir de cette histoire sociale d'eux-mêmes qui, véritable inconscient, les conduit à se comporter de manière déterminée et, par conséquent, conforme à l'univers social dans lequel ils évoluent et dont leur habitus résulte. En bref, l'habitus, c'est la subjectivité socialisée ou le social intériorisé. Le genre n'échappe d'ailleurs pas à cette règle. Construction sociale naturalisée, il s'appréhende comme la face sexuée de l'habitus, c'est-à-dire l'intériorisation par l'agent au fil de processus de socialisation de son identité sexuelle, à la fois produit de l'histoire collective et de son histoire singulière.

Tout l'intérêt de ce concept dans l'analyse de la communication réside dans la compréhension des modalités relationnelles qui associent un agent à un champ,

à un domaine de pratiques ou à d'autres agents. Les relations de communication ont pour condition de possibilité la conformité des habitus aux règles de sociabilité des univers dans lesquels les agents évoluent. Ensemble de schèmes mobilisés dans l'action, les habitus agissent en deçà de la conscience et du discours d'agents dont le comportement est ainsi conditionné par cet inconscient, véritable pli subjectif du monde social. L'effet d'*allogoxia* (Bourdieu, 1980: 249-250) qui consiste pour un agent à se méprendre parce qu'il juge au moyen des catégories propres à son habitus un objet ou une situation qui nécessiterait pour être compris de disposer d'autres ressources, c'est-à-dire d'un autre habitus de classe, illustre ce fait. La communication s'inscrit doublement sous la dépendance de cet inconscient social qu'est l'habitus: d'abord, parce qu'il fonctionne *a priori* comme un sélecteur, un opérateur de tri de ceux avec qui les agents sociaux sont susceptibles de communiquer ou de ne pas communiquer en raison de prédispositions perceptibles sans pour autant être clairement perçues; ensuite, parce qu'il s'exprime à l'insu de ceux qui communiquent dans leur manière d'être et de juger leurs interlocuteurs. La communication n'échappe donc jamais à l'emprise de déterminations sociales qui exercent doublement leur emprise: „*la communication des consciences suppose la communauté des inconscients*” (Bourdieu, 1972: 274). Toute analyse méconnaissant ou mésestimant ce fait encourt un risque d'abstraction ou de généralisation, car elle laisse échapper les conditions sociales de possibilité de la communication qui en constituent, à ce titre, le principe d'intelligibilité.

La vie s'inscrit sous la dépendance de déterminations sociales qui dessinent l'horizon des trajectoires possibles et des choix contraints. La proximité avec la

pensée pascalienne s'exprime dans des reprises parfois elliptiques: la célèbre formule de sa leçon inaugurale „*misère de l'homme sans mission ni consécration sociale*” (Bourdieu, 1982: 52) suggère que la connaissance du social fait le juste milieu, au sens où elle permet de prendre la mesure de ces déterminations, non pas pour se résigner à un quelconque *fatum* mais pour apprendre à agir avec celles-ci sans trop subir leur poids d'impérieuse nécessité. Mais, à la différence de Pascal, il n'y a de tragique que social. Par extrapolation, on pourrait même dire que le tragique, c'est le social puisque le sens de la destinée et de la dépossesion de son être ne relève jamais du jeu inconditionné de l'existence, mais de l'emprise de déterminations mondaines contre lesquelles l'agent n'a guère de recours, si ce n'est à vouloir transgresser sa propre condition (de classe) au risque d'une dilution de son identité et d'une chute dans l'anomie. La vie „des hommes sans avenir” (Bourdieu, 1997: 262-263) offre une autre illustration hyperbolique de ce tragique social. Réduits à la vacuité d'un présent dépourvu de signification, soumis aux contingences d'une vie qui n'est que soumission, ils ne disposent d'autres recours que de nourrir les rêves les plus discordants à l'égard d'un monde hostile. Plus banales que les vies des hommes infâmes, décrites par M. Foucault, „*mélange d'obstination sombre et de scélératesse*” (Foucault, 1977: 238) les vies de ces hommes sans avenir s'inscrivent dans un dénuement du quotidien résultant de facteurs sociaux et économiques. Elles n'en connaissent ni le faste transgressif, ni la luxure noire. Mais elles supposent une même fascination pour „l'homme d'en bas” parce qu'il incarne une double inversion, et de la domination, et de l'intellection.

Ce tragique bourdieusien ne se conçoit pas séparément de l'emprise du symbolique. Il rejoint la psychanalyse (la-

canienne) puisqu'il puise, comme elle, son inspiration dans l'analyse lévi-straussienne de l'efficacité symbolique (Olivesi, 2004: 125-129). Cette emprise du symbolique s'analyse, non pas dans la relation constitutive et constituante que le sujet noue à lui-même, mais dans des pratiques sociales instituantes telles que les rites: „*dans les sociétés peu différenciées, c'est à travers toute l'organisation spatiale et temporelle de la vie sociale et, plus spécialement, à travers les rites d'institution établissant des différences définitives entre ceux qui ont subi le rite et ceux qui ne l'ont pas subi que s'instituent dans les esprits (ou dans les corps) les principes de vision et de division communs (...)* Dans nos sociétés, l'Etat (...) est au principe de l'efficacité symbolique de tous les rites d'institution” (Bourdieu, 1994: 125). Les rites fondent ainsi la communication parce qu'ils conditionnent la reproduction des principes de l'organisation sociale en les inculquant aux agents qui expérimentent symboliquement ceux-ci sans percevoir les modifications substantielles de leur être qui en résultent. Le rite matérialise par le symbolique „des principes de vision et de division” qui sont au fondement de l'ordre social en étant intériorisés et, ainsi, perpétués par les agents sociaux. L'efficacité du rite réside précisément dans cette performativité qui consiste, comme par magie, à faire prévaloir des représentations qui finissent par s'imposer comme étant la réalité même. „*L'acte d'institution est un acte de communication mais d'une espèce particulière: il signifie à quelqu'un son identité, mais au sens à la fois où il la lui exprime et la lui impose en l'exprimant à la face de tous (...) et en lui notifiant ainsi avec autorité ce qu'il est et ce qu'il a à être*” (Bourdieu, 1982: 126).

L'analyse des rites d'institution éclaire le rôle structurant de la communication pour des agents sociaux qui vivent et se vivent, pris dans des réseaux de relations qui leur confèrent leur propre réalité.

Cette appréhension de la communication élargit significativement l'horizon des analyses et, surtout, déjoue les réductions empiristes et pragmatistes qui, dans leurs diverses variantes, reviennent à méconnaître simultanément l'emprise du symbolique et les phénomènes qui s'y rattachent. Elle conduit à saisir ce qui se joue, en pratique, à l'insu de ceux qui engagent relationnellement leur être dans un jeu social qui les dépasse du seul fait qu'ils sont portés à l'investir d'une signification et, par conséquent, à s'illusionner sur sa nature. „*Une des fonctions des rites d'initiation est en effet de créer une communauté et une communication des inconscients*” (Bourdieu, 1997: 48). Ces rites d'initiation et d'institution agissent ainsi sur les agents sociaux. Ils modèlent les formes de sociabilité dont ils garantissent la pérennité en conférant les mêmes propriétés distinctives aux initiés qui, de ce fait, bénéficient de privilèges communs et partagent des représentations du monde identiques. Parce que les logiques de cooptation se basent sur des signes d'appartenance et non de compétences, ces rites remplissent une fonction de discrimination entre initiés et non-initiés dans de nombreux champs ou domaines de la société. L'appartenance sociale ainsi instituée fonde des logiques de communication spécifiques qui, fonctionnant à l'état pratique sans que les agents ne disposent d'une claire perception de celles-ci, engagent inconsciemment ceux-ci dans des formes de connivence et de complicité, fondées sur le partage de valeurs et de représentations.

Ce que communiquer veut dire

L'ouvrage *Ce que parler veut dire* s'ouvre sur une double critique de la linguistique (Bourdieu, 1982). En premier lieu, c'est son hégémonie sur les sciences

humaines qui fait l'objet de cette critique. Ensuite, c'est la philosophie sociale du langage impliquée dans la linguistique et le structuralisme (d'inspiration saussurien) qui subit les foudres du sociologue. Cette double critique exprime la volonté de renverser stratégiquement cette hégémonie en faisant de la prise en compte du fait que le langage est un instrument d'action et de pouvoir et non de pure intellection, la condition d'une véritable compréhension de „ce que parler veut dire”. Cette posture intéresse tout particulièrement les sciences de la communication dès lors que celles-ci se démarquent des sciences du langage pour saisir les faits de communication et leurs logiques. Elle les intéresse d'abord parce qu'elle permet d'éviter certaines illusions telles que l'illusion intellectualiste qui revient invariablement à saisir la communication sous l'angle formel de la transmission d'informations par un langage, en détachant ce genre de faits du contexte social et de la réalité pratique dans lesquels ils s'inscrivent. Mais elle les intéresse aussi parce qu'elle implique une nouvelle appréhension des formes sociales de communication (médiatisées ou non-médiatisées): „*il est impossible d'interpréter un acte de communication dans les limites d'une analyse purement linguistique. Même l'échange linguistique le plus simple met en jeu un réseau complexe et ramifié de relations de force historiques entre le locuteur, doté d'une autorité sociale spécifique, et son interlocuteur ou son public, qui reconnaît son autorité à différents degrés, ainsi qu'entre les groupes respectifs auxquels ils appartiennent. Ce que je cherche à démontrer, c'est qu'une partie très importante de ce qui se produit dans la communication verbale, jusqu'au contenu même du message, reste inintelligible aussi longtemps qu'on ne prend pas en compte la totalité de la structure des rapports de force qui est présente, quoique à l'état invisible, dans l'échange*” (Bourdieu, 1992: 118).

Plus que la linguistique d'inspiration saussurienne qui assume, quant à elle, l'opération d'abstraction fondant l'institution de la langue en tant qu'objet de science, les sciences de la communication se confrontent au risque de reproduire à leur insu cette conception par la simple reprise de catégories linguistiques. Elles méconnaissent dès lors que le langage dans ses diverses variantes n'est pas fait pour l'analyse, mais pour être parlé (Bourdieu, 1992: 117). Quiconque écoute des processus argumentatifs d'une oreille mal intentionnée, c'est-à-dire focalisée sur les déterminants du discours, observe que la signification des propos relève d'une logique stratégique, fondée sur l'agonistique des relations entre agents (Olivesi, 2004, ch. 4). Tout acte d'énonciation en tant que prise de position politique, esthétique ou scientifique, dans des espaces publics ou dans des espaces clos regroupant des agents participant à un même jeu, ne revêt de signification que relationnelle (le présent article n'échappant pas à la règle...). Car le sens n'est pas immanent au langage, mais aux relations pratiques qui se nouent au moyen de celui-ci, contrairement à l'illusion linguistique qui abstrait le discours de la réalité sociale dont il fait pourtant consubstantiellement partie. L'analyse du discours se doit de neutraliser tout risque de formalisme et d'abstraction afin de saisir le sens tel qu'il existe en acte pour des agents sociaux qui ne sont ni des êtres en soi, ni des observateurs étrangers à leurs pratiques, mais des êtres relationnellement engagés dans des actions auxquelles ils confèrent une signification et qui, en retour, attendent que l'on reconnaisse celles-ci pour percevoir à leur tour le supplément de sens qu'appelle leur existence sociale.

A s'en tenir à ce rappel général, on perd de vue toutes les apories de la

science exégétique appliquée aux phénomènes langagiers. Les analyses sémiologiques se heurtent fréquemment à l'abstraction du langage hors du contexte de sa production et de sa réception, supposant de la sorte que ce dernier peut être objectivé en lui-même sans prise en compte de l'espace social de sa production et sans tenir compte des logiques différenciées d'interprétation que mettent en œuvre les récepteurs, conditionnant par anticipation sa production (Bourdieu, 1972: 241-245). Le spectateur saussurien, véritable œil universel échappant à toute détermination, produit scholastique d'une vision scholastique du monde social, hante encore l'imaginaire des sémiologues qui proposent d'interpréter tout produit culturel comme une œuvre en soi, c'est-à-dire en dehors de tout contexte et de toute contextualisation de celle-ci, autorisant de la sorte les généralisations les plus hâtives et les audaces interprétatives les plus académiques (Bourdieu, 1980: 51-55). Ce phénomène récurrent s'explique essentiellement par la méconnaissance du fait qu'"il est impossible d'interpréter un acte de communication dans les limites d'une analyse purement linguistique. (...) C'est qu'une partie très importante de ce qui se produit dans la communication verbale, jusqu'au contenu même du message, reste inintelligible aussi longtemps qu'on ne prend pas en compte la totalité de la structure des rapports de force qui est présente, quoique à l'état invisible, dans l'échange" (Bourdieu, 1992: 118).

La vie quotidienne offre suffisamment d'illustrations de ce fait pour qu'il soit utile d'insister longuement sur les inégalités de ressources qui sous-tendent l'accès au langage et les prises de parole, publiques ou privées, routinières ou extraordinaires, conduisant ainsi ceux qui en disposent à imposer, parfois à leur insu, la signification qu'il importe d'attribuer à des

faits ou au contexte même de l'interlocution. C'est donc le sens même du discours que laissent échapper les analyses dès lors qu'elles le saisissent comme une réalité en soi, susceptible d'être compris en lui-même indépendamment de sa réalité pratique et des fonctions sociales qu'il remplit. Sur ce point, Pierre Bourdieu a repris des thèses déjà présentes dans la critique Bakhtinienne de la linguistique saussurienne (Bakhtine, 1977), mais il leur a conféré une extension nouvelle. Soulignant à de multiples reprises l'indisociabilité des rapports de domination et des formes sociales de communication, il a mis en relief que la langue saussurienne conduisait paradoxalement à en méconnaître la réalité pratique pour des locuteurs qui ne se résument pas à de purs et simples êtres de langage. De plus, cette langue „code législatif et communicatif” (Bourdieu, 1982: 26) concorde étonnement avec la conception de la langue officielle, à la fois norme et référent, excluant toute expression marginale, périphérique, et disqualifiant tout usage déviant. Largement répandue au-delà des sciences du langage, la conception saussurienne s'oppose aux démarches sociolinguistiques qui se proposent d'analyser les logiques d'usage de la langue, les manières de dire, l'inégale maîtrise des codes, les formes de déviations et leur signification, bref tout ce qui fait la réalité pratique de la communication.

La communication médiatisée (quel que soit son support) conduit plus que tout autre à mésestimer, voire à méconnaître l'emprise des rapports de force comme des rapports marchands qui président à sa production. Car elle conduit à autonomiser avec plus de facilité le produit culturel pour l'appréhender comme réalité en soi. Elle induit une méconnaissance du fait que la signification ne se

conçoit pas indépendamment de la contrainte. Les possibilités d'énonciation imparties à tout agent social dépendent de sa propre position sociale à l'intérieur d'un champ qui fonctionne comme principe de réalité pour restreindre ces possibilités et, ainsi, doter le discours d'une signification contrainte. Et, il n'est pas de communication, y compris dans ses formes les plus enchantées telles que le rapport pédagogique ou les relations familiales, qui ne soit en son essence un rapport de domination. Le sens se définit comme une réalité pratique, relationnelle et, non pas, comme un produit du langage en lui-même. Toute analyse du discours se méprend dès lors qu'elle postule que la construction du sens relève de particularités lexicales ou morphologiques du langage. C'est dire qu'il n'y a d'analyse du discours possible qu'émancipé des sciences du langage et de l'emprise des postulats de la linguistique d'inspiration saussurienne.

Tout discours, y compris le discours scientifique, se présente à l'analyste comme une cristallisation de rapports de forces que l'agent vit et intériorise pour les retraduire dans ses prises de position. La pensée n'y échappe qu'au prix d'un leurre sur ses conditions de production. Invariablement, la posture herméneutique n'accorde de liberté à l'interprète qu'au prix d'une méconnaissance de ce qu'il interprète, parce que le sens même de son interprétation lui échappe doublement: conditionnée par les possibilités inscrites dans la structure du champ des interprétations, l'acte d'interprétation est lui-même soumis à l'illusion de ne pas percevoir son conditionnement comme garantie de son objectivité. Transposé au domaine des médias, cette posture revient à supposer un point de vue inconditionné sur un message à la signification invariante, comme si celle-ci relevait de sa seule

structure et, non pas, de manières de lire, de voir et d'interpréter déterminées par la culture et les logiques sociales de réception. Il est vrai que les conditions de la réception ressortent de la structure du message. Les logiques de production intègrent par anticipation la réception et ses modalités. La production définit le possible et l'impossible de la lecture ou de l'interprétation. Il y a dans toute forme de communication par l'image ou par le texte, une méconnaissance initiale des conditions mêmes de cette expérience, c'est-à-dire des normes de la communication, partagées par les récepteurs et les émetteurs. L'exemple de la photographie (Bourdieu, 1965) illustre ce point. Sa lecture spontanée se limite souvent à accepter le contrat de communication initial, autrement dit à identifier l'intention de l'auteur pour y adhérer. Diverses informations relatives à l'esthétique, aux valeurs qu'elle exprime à son insu, à l'époque et au contexte, échappent ainsi. Ce phénomène s'avère d'autant plus évident qu'émetteurs et récepteurs communi-ent dans une même culture qui ne les laisse plus percevoir la relativité des normes de vision et de jugements qu'ils appliquent. Le caractère daté ou situé socialement d'une photographie ressort quand le regard enregistre un décalage entre les normes engagées implicitement dans la perception et celles qui ont présidé à la production.

C'est cette même illusion d'une immédiate lisibilité des signes que l'on retrouve dans des approches telles que celles de Palo Alto qui, par exemple avec Birdwhistell (Winkin, 1981), tentent d'appliquer une analyse sémiologique à l'expression corporelle sans percevoir le risque encouru à vouloir analyser la gestuelle comme une sorte de langue, composée d'unités signifiantes. Ce genre de

lecture qui commence par abstraire son objet pour ensuite l'analyser conduit invariablement à méconnaître que „*le contenu même de la communication, la nature du langage et de toutes les formes d'expression employées (maintien, démarche, mimique, etc.), et surtout, peut-être, leur style, se trouvent affectées par la référence permanente à la structure de la relation sociale entre les agents qui l'accomplissent et, plus précisément, à la structure de leurs positions relatives dans les hiérarchies de l'âge, du pouvoir, du prestige et de la culture*” (Bourdieu, 1972: 232). De la même manière que l'expression linguistique, l'expression corporelle manifeste par tout un ensemble d'indices l'appartenance d'un agent à une classe ou à un milieu social. Dans les situations quotidiennes de la vie, ces signes visibles sans être réellement vus conditionnent l'adéquation ou l'inadéquation de l'agent au monde environnant ainsi que la représentation qu'il donne de lui-même. Contrairement à la conception goffmanienne, les scènes de la vie quotidienne ne sont presque jamais des théâtres indistincts, mais des espaces sociaux segmentés, plus ou moins „distingués”, dans lesquels les agents évaluent les conduites selon des normes variables, dépendant de la distinction même de ces espaces et des styles de comportement qu'il convient d'y adopter. Comme l'habitus linguistique, l'hexis (corporelle) exprime à l'insu de celui qui s'exprime, ses dispositions et ses qualités sociales. C'est d'ailleurs parce que l'expression linguistique et la compétence langagière participent de l'hexis qu'elles contribuent si fortement à marquer socialement les agents. Et il faut enregistrer que le geste signifie moins par ce qu'il cherche à signifier que sous la forme d'un signifiant social, car „*le corps est dans le monde social mais le monde social est dans le corps*” (Bourdieu, 1997: 180).

**En guise de conclusion:
propos sur les SIC**

Pierre Bourdieu aura donc imposé un style réflexif, critique, qui invite les chercheurs à se penser eux-mêmes comme agents à l'intérieur de champs et, en contrepartie, à objectiver le champ dans lequel ils évoluent parce qu'agents sociaux, ils en sont eux-mêmes les produits et les producteurs de productions prédéterminées par cette appartenance. S'ils ne veulent pas trop subir l'emprise du social, ils se doivent de l'objectiver. Leur travail s'apparente ainsi à un exercice récurrent de désenchantement. Il requiert d'écarter tout présupposé normatif et toute idéalisation de la science.

Une socio-analyse des SIC conduirait le chercheur en sciences de la communication à analyser les logiques d'institutionnalisation de ce champ, son autonomisation par rapport à d'autres disciplines, mais aussi les stratégies des agents dominants, les spécificités des différentes formes de capital et de ressources dont disposent les agents à l'intérieur comme à l'extérieur de ce champ, les luttes souvent euphémisées dont cet espace social résulte, etc. (Bourdieu, 1984 b). Non pas pour se lamenter sur le fait que la science est une activité humaine, „trop humaine”, mais pour saisir les dynamiques de la production scientifique sans les dissocier des enjeux sociaux et des rapports de force qui lui sont consubstantiels. La dialectique d'exclusion entre la pureté désintéressée de la science et la vilenie des luttes sociales s'apparente à une vieille fiction, véritable obstacle épistémologique pour qui veut analyser la réalité de la production scientifique. Cet exercice de

socio-analyse aurait donc pour mérite d'éclairer les sciences de la communication sur ce qu'elles sont réellement et, non pas sur ce que des acteurs impliqués dans le champ visent à faire valoir comme représentations normatives et idéalisées de ces sciences. Il permettrait de saisir certaines spécificités structurales de ce champ, comparativement à d'autres champs scientifiques, avec ses lieux d'enseignements et de recherche, leur logique et leur dynamique. Il permettrait aussi de mieux connaître ceux qui en font la réalité, leurs dispositions et leurs ressources, leurs trajectoires et leurs origines, leurs stratégies et leurs positionnements, etc.

Mais on rejoint sur ce point une des limites de l'objectivation bourdieusienne. Un acteur appartenant à la discipline peut-il être en mesure d'objectiver „objectivement”, c'est-à-dire en dehors de tout point de vue nécessairement partisan parce qu'impliqué dans des luttes pour la production de vérité et la définition même de celle-ci ? Cette question appelle une réponse négative, du moins si l'on doute que le travail réflexif sur soi puisse ne pas se heurter à des limites inhérentes au conditionnement de la pensée et à la prévalence des jeux d'intérêts. Les sciences de la communication devront en ce sens attendre leur sociologue, c'est-à-dire celui qui disposera d'une distance sociale (et, historique) suffisante pour en révéler le vrai. Car le jeu de la vérité est toujours l'instance qui met en cause la domination dans ses fondements mêmes. Et il n'y a pas d'institution sans mythe ni fiction comme leurre de la domination et gage d'appartenance.

References:

- Bourdieu P., Passeron J.-C. (1963), „Sociologie des mythologies et mythologie de sociologues”, *Les temps modernes*, n°211.
- Bourdieu P. (1965), „Introduction”, *Un art moyen. Essai sur les usages sociaux de la photographie*, sous la dir. de P. Bourdieu, Minuit.
- Bourdieu P., Passeron J.-C. (1985), *Les héritiers. Les étudiants et la culture* (1966), Minuit.
- Bourdieu P., Chamboredon J.-C., Passeron J.-C. (1983), *Le métier de sociologue* (1968), Mouton / EHESS.
- Bourdieu P., Passeron J.-C. (1987), *La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement* (1970), Minuit.
- Bourdieu P. (2000), *Esquisse d'une théorie de la pratique* (1972), Seuil.
- Bourdieu P. (1984), „Quelques propriétés des champs” (1976), *Questions de sociologie*, Minuit.
- Bourdieu P. (1979), *La distinction. Critique sociale du jugement*, Minuit.
- Bourdieu P. (1980), *Le sens pratique*, Minuit.
- Bourdieu P. (1984), „Culture et politique” (1980), *Questions de sociologie*, Minuit.
- Bourdieu P. (1981), „La représentation politique. Eléments pour une théorie du champ politique”, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, Minuit, n°36-37.
- Bourdieu P. (1982), *Leçon sur la leçon*, Minuit.
- Bourdieu P. (1984b), *Homo academicus*, Minuit.
- Bourdieu P. (1984a), „Espace social et genèse des classes”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, Minuit, 1984, n°52/53.
- Bourdieu P. (1987), *Choses dites*, Minuit.
- Bourdieu P. (1989), *La noblesse d'Etat. Grandes écoles et esprit de corps*, Minuit.
- Bourdieu P. (1992), *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil.
- Bourdieu P. (1992), (en collaboration avec L. Wacquant), *Réponses*, Seuil.
- Bourdieu P. (1994a), *Raisons pratiques*, Seuil.
- Bourdieu P. (1994b), „L'emprise du journalisme”, *Actes de la recherche en sciences sociales*, Seuil, 1994, N°101/102.
- Bourdieu P. (1996b), *Sur la télévision*, Liber – Raisons d'agir.
- Bourdieu P. (1996a), „Qu'est-ce que faire parler un auteur ?” À propos de Michel Foucault”, in *Sociétés et représentations*, Paris, CREDHESS, 1996, n°3.
- Bourdieu P. (1997), *Méditations pascaliennes*, Seuil.
- Bourdieu P. (1998), *La domination masculine*, Seuil.
- Bourdieu P. (2001), *Science de la science et réflexivité*, Raisons d'agir.
- Bakhtine M. (1977), *Le marxisme et la philosophie du langage* (1929), Minuit.
- Champagne P. (1990), *Faire l'opinion. Le nouveau jeu politique*, Minuit.
- Foucault M. (1994), „La vie des hommes infâmes” (1977), *Dits et écrits 1954-1988*, T. III, Gallimard.
- Gumperz J. (1989), *Engager la conversation. Introduction à la sociolinguistique interactionnelle*, Minuit.
- Lahire B. (1999), „Champ, hors-champ, contrechamp”, *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, sous la dir. de B. Lahire, La découverte, 1999.
- Lemieux C. (1999), „Une critique sans raison? L'approche bourdieusienne des médias et ses limites”, *Le travail sociologique de Pierre Bourdieu*, sous la dir. de B. Lahire, La découverte.
- Olivesi S. (1997), „De l'épistémologie à l'anthropologie de la communication. Variations critiques autour de Palo Alto”, *Réseaux*, CNET, septembre-octobre 1997, n°85.
- Olivesi S. (2004), *Questions de méthode. Une critique de la connaissance pour les sciences de la communication*, L'Harmattan.
- Olivesi, S. (2006), *La communication au travail. Une critique des nouvelles formes de pouvoir dans les entreprises*, PUG.
- Winkin, Y. (1981), (sous la dir.) *La nouvelle communication*, Seuil.